Stanislaw Lem

Le bréviaire des robots

Les voyages électriques d'Ijon Tichy
Onzième voyage

1962

Stanislaw Lem

Les voyages électriques d'Ijon Tichy

1962

Traduit du polonais par Dominique Sila.
éd. Denoël, coll. Présence du futur, 1980.

Le bréviaire des robots

La journée s'annonçait mal. La pagaïe, qui avait commencé à la maison avec l'envoi de mon domestique à la réparation, ne faisait que croître. Je ne pouvais plus rien retrouver. Des souris s'installèrent dans la collection de météores. Elles grignotèrent le plus beau spécimen. Lorsque je préparais mon café, le lait se mettait à déborder. Ce crétin électrique avait rangé les torchons avec les mouchoirs. J'avais dû l'amener à la révision le jour où il s'était mis à cirer mes chaussures à l'intérieur. J'ai dû utiliser, en place d'un torchon, un vieux parachute. J'étais monté à l'étage supérieur pour épousseter les météores et dresser des pièges. J'avais amassé seul tous les spécimens. Ce n'est pas si difficile, il s'agit seulement de surprendre le météore par-derrière et de le couvrir d'un filet.

Je me rappelai soudain le pain qui était en train de griller et je me précipitai en bas. Naturellement, il était noir comme du charbon. Je le jetai dans l'évier qui se boucha immédiatement. Je l'ignorai d'un geste de dédain et j'allai donner un coup d'œil à la boîte aux lettres. Elle était remplie du courrier banal du matin, deux invitations à des congrès quelque part dans des trous provinciaux de la nébuleuse du Crabe, des imprimés publicitaires pour un lait à vernir les fusées et un nouveau numéro du Voyageur à refuser, rien d'intéressant. Je trouvai en dernier une épaisse enveloppe foncée scellée de cinq cachets. Je la soupesai de la main et l'ouvris.

Le Fondé de Pouvoirs privé des affaires de Karélirie a l'honneur d'inviter M. Ijon le Silencieux à la réunion, qui aura lieu le 16 courant à 17h30 dans la petite salle de Lambretanum. Entrée sur invitation seulement après radioscopie.

Prière de garder le secret.

Signature illisible, un cachet et un autre cachet rouge portant marqué en biais :

« AFFAIRE D'IMPORTANCE COSMIQUE. SECRET !!! »

« Voilà enfin quelque chose », ai-je pensé. Karélirie, Karélirie… Je connaissais ce mot, mais je ne pouvais me rappeler où je l'avais entendu. Je consultai l'Encyclopédie cosmique. Kartulanie et Kersempilie seules y figuraient. « C'est intéressant », pensai-je. L'almanach, non plus, ne contenait rien à ce nom. Oui, c'était vraiment intéressant. Sans aucun doute c'était une planète secrète, a Voilà qui me plaît », murmurai-je en commençant à m'habiller. Il était à peine dix heures mais il me fallait suppléer moi-même à l'absence de mon domestique. Je trouvai les chaussettes presque tout de suite dans le réfrigérateur et il me semblait déjà que je pouvais prévoir le mécanisme du cerveau électrique déréglé lorsque je dus me rendre à l'évidence que tous mes pantalons avaient disparu. Seules les redingotes étaient suspendues dans l'armoire. Je fouillai toute la maison ainsi que la fusée.

Rien. Je constatai seulement que cet imbécile désorganisé avait bu toute l'huile qui se trouvait dans la cave. Il avait dû l'engloutir depuis peu, car j'avais compté les boîtes la semaine dernière, et elles étaient toutes pleines. Cela me mit dans une telle colère, que je me demandai si je n'allais pas le mettre à la ferraille. Comme il lui répugnait de se lever de bonne heure, il se bouchait les écouteurs avec de la cire, le soir. On pouvait sonner indéfiniment. Il

m'expliquait que c'était distraction de sa part. Je l'avais menacé de lui dévisser les pieds, mais il s'en moquait. Il savait que j'avais besoin de lui. Je divisai la maison en carrés selon le système de Pinkerton, et je me mis à l'explorer comme si je cherchais une épingle. Je finis par trouver la fiche de la teinturerie. Le bandit avait donné tous mes pantalons à nettoyer. Mais où était passé celui que je portais la veille ? Je ne pouvais absolument pas m'en souvenir. L'heure du déjeuner arriva. Il était inutile de regarder dans le réfrigérateur, à part les chaussettes, il n'y avait que du papier à lettres. Je fus pris de désespoir. Je retirai le scaphandre de la fusée, le revêtis et j'allai dans le magasin le plus proche. On se retourna un peu sur moi dans la rue. J'achetai deux pantalons, un noir et un gris, je revins à la maison toujours revêtu du scaphandre, puis je me changeai, et furieux comme un démon, je me rendis dans un restaurant chinois. Je mangeai ce que l'on me donna, bus une bouteille de vin de Moselle pour calmer ma fureur, et je m'aperçus en regardant ma montre qu'il était presque cinq heures. J'avais gâché mon temps.

Il n'y avait aucun hélicoptère devant le Lambretanum, aucune voiture, pas même la moindre fusée, rien. J'en fus surpris. Je traversai le jardin immense, plein de dahlias, et j'arrivai devant l'entrée principale. J'attendis un long moment. Le guichet du judas de sélection s'ouvrit enfin, et un regard invisible me scruta, après quoi le portail s'entrouvrit juste assez pour me laisser passer.

— Monsieur le Silencieux, annonça l'homme qui m'avait ouvert, dans un micro de poche. Veuillez monter, me dit-il. La porte de gauche. On vous attend déjà.

Une fraîcheur agréable régnait en haut. J'entrai dans une petite salle et je me trouvai au milieu d'un cercle de gens choisis. A la table présidentielle, à l'exception de deux individus que je n'avais jamais vus, se trouvait la fleur de la cosmographie, dans des fauteuils tendus de velours.

J'aperçus le professeur Gargarraga et ses assistants. Je saluai les personnes présentes et je m'assis au fond de la pièce. Un des individus de la table présidentielle, homme de grande taille, aux tempes grisonnantes, sortit d'un tiroir une sonnette de caoutchouc et l'agita silencieusement. « Quelle précaution diabolique ! » pensai-je.

— Monsieur le recteur, messieurs les doyens, les professeurs, les agrégés et toi, honoré Ijon le Silencieux, — dit l'homme aux tempes grises en se levant —, en tant que fondé de pouvoirs des affaires de la plus secrète importance, j'ouvre une réunion extraordinaire, consacrée à l'affaire de Karélirie. La parole est au conseiller privé de Xaphirius.

Un homme vigoureux aux cheveux blancs comme le lait et carré d'épaules, se leva au premier rang, monta sur l'estrade, s'inclina légèrement et déclara sans préambule :

— Messieurs ! Il y a environ 60 ans, un cargo de la Compagnie Laitière quittait le port planétaire, le « Don de Dieu II ». Le vaisseau, sous le commandement du fainéant avéré, Astrocente Peape, transportait de menus objets à destination d'Areklandrie, planète de la constellation d'Orion. On l'a aperçue pour la dernière fois du phare galactique situé aux environs de Cerbère. Puis sa trace s'est perdue. La Société d'Assurance Securitas Cosmica, appelée plus simplement SECOS, remboursa au bout d'un an la totalité de la valeur du vaisseau perdu. Quelque deux semaines plus tard, un certain radio amateur de Nouvelle-Guinée capta le radiogramme suivant. L'orateur prit une feuille sur la table et lut :

« LE CASSECOU DEVINT FOU

AIDE ENTIÈRE EN DIEU »

— Il me faut, messieurs, entrer dans quelques détails pour faire comprendre la suite de cette affaire. Ledit

radio amateur était novice et de plus il zézayait. Par habitude, et vraisemblablement aussi par ignorance, il déforma le télégramme qui, selon reconstitution par les experts du Galactocode, disait ceci : « Le Calculateur est devenu fou en secourant le Don de Dieu ». Les experts vérifièrent tous les points de ce texte : en effet, une révolte a éclaté au milieu du vide, événement fort rare, et qui s'est déroulé sur le pont du Calculateur. Or, du moment que l'assurance avait remboursé les armateurs, ceux-ci n'avaient plus aucun droit sur ce vaisseau, qui devenait, ainsi que sa cargaison, propriété de la SECOS. Cette société engagea l'agence Pinkerton, en les personnes d'Abstrahazeg et Mnemonius Pinkerton, pour entreprendre les démarches nécessaires. D'après les recherches conduites par ces détectives expérimentés, il s'avéra que le Calculateur du « Don de Dieu », qui était à l'époque un modèle de technique remarquable, accusait un certain âge lors de son dernier voyage, il avait notamment à se plaindre depuis un certain temps déjà, d'un de ses membres d'équipage. Ce dernier, un certain Symileon Gitterton, le provoquait de diverses façons. En baissant la (tension originelle, en distribuant des chiquenaudes sur les lampes, par des railleries et même par des injures dans le genre de : « Ferblanterie, ferblanterie ramollie », ou « Fil de fer obtus ». Gitterton avait tout nié en assurant que le Calculateur avait tout simplement des hallucinations, ce qui arrive parfois à des cerveaux électroniques très âgés. Le professeur Gargarraga vous éclaircira d'ailleurs dans un moment cet aspect de l'affaire.

« On ne réussit pas à retrouver le vaisseau pendant les dix années qui suivirent. Cependant, ces dix années écoulées, les agents de Pinkerton, qui s'occupaient sans cesse de la disparition du « Don de Dieu », furent informés qu'un clochard à moitié fou et infirme qui chantait des histoires extraordinaires et se faisait passer

pour Astrocente Peape, ancien commandant du vaisseau, se tenait souvent devant le restaurant de l'hôtel Galax. Ce vieillard, malpropre au-dessus de toute expression, affirmait qu'il était Astrocente Peape. Non seulement il n'avait pas toute sa raison, mais il avait perdu l'usage de la parole et ne pouvait que chanter. Interrogé patiemment par les gens de Pinkerton, il chanta une histoire invraisemblable racontant qu'il était arrivé quelque chose d'horrible sur le vaisseau, à la suite de quoi il fut balancé par-dessus bord avec un scaphandre sur le dos. Il dut, par conséquent, avec une poignée de fidèles bons à rien, revenir à pied de la région des brouillards endromédiques sur la Terre, randonnée qui dura deux siècles. Il voyagea soi-disant sur des météores qui dévalaient dans la bonne direction, ou en fusée-stop, et il passa seulement une petite partie du trajet sur le *Lumeone*, sous tutelle cosmique humaine, qui filait vers la Terre à une vitesse approchant celle de l'univers. Ce voyage à califourchon sur l'arête dorsale du *Lumeone* (selon ses propres paroles), il le paya par la perte de sa voix, mais il rajeunit de beaucoup d'années, grâce à l'effet de la contraction du temps sur les corps se mouvant à la vitesse de la lumière.

« Ainsi raisonnait le conte, ou plutôt le chant du cygne du vieillard.

« Il ne voulut pas sortir un son sur les accidents qui s'étaient produits à bord du « Don de Dieu ». Les magnétophones de l'Agence Pinkerton, installés à proximité de l'endroit où il avait coutume de se tenir, enregistrèrent les chansonnettes du mendiant. Dans quelques-unes, il insultait, avec d'épouvantables jurons, le Calculateur qui se disait l'Archipankrator de Toute Existence cosmique. En se basant sur ces faits, Pinkerton arriva à la conclusion que le déchiffrage du télégramme était exact et que le Calculateur, devenu fou,

s'était débarrassé de tous les hommes qui se trouvaient sur le vaisseau.

« La suite de cette affaire a pu être éclaircie grâce à la découverte que fit, cinq ans plus tard, le vaisseau de l'Institut Métagalactologique, le « Mégaster ». Il remarqua, tournant autour d'une planète non explorée près de Procyon, un corps mouillé dont la silhouette ressemblait à celle du « Don de Dieu » qui avait disparu. Le « Mégaster », dont le carburant s'épuisait sur le chemin du retour, n'atterrit pas sur la planète, mais il en informa la Terre par radio. On expédia alors un petit vaisseau de patrouille, le « Deukron », qui inspecta les alentours de Procyon et retrouva l'épave. C'étaient, en effet, les restes du « Don de Dieu ». Le « Deukron » avait télégraphié qu'il avait trouvé l'épave dans un état épouvantable. On en avait retiré les machines, les cloisons, les ponts, les cloisonnements intérieurs, les clapets, tout ce qui était vissé, si bien que seule une enveloppe vide et étriquée tournait maintenant autour de la planète. Au cours d'investigations plus approfondies par l'équipage du « Deukron », on découvrit que le Calculateur du « Don de Dieu », rebelle excité, avait décidé de se fixer sur cette planète voisine de Procyon et qu'il avait pillé tout le contenu du vaisseau pour s'y installer confortablement, en raison de quoi on déposa dans notre département, sous le nom de KARELIRIA, les actes correspondants pour désigner les : « Revendications au sujet des reliquats du Calculateur. »

« Le Calculateur, d'autres sondages le prouvèrent, s'installa sur la planète et se multiplia, procréant un nombre immense de robots, sur lesquels il exerce un pouvoir absolu. Etant donné que Karélirie se trouve essentiellement dans la sphère des pouvoirs gravipolitiques de Procyon et de ses Menmanlites, race

intelligente, et qui entretient avec la Terre de bonnes relations de voisinage, nous n'avons pas voulu nous ingérer brutalement dans cette histoire et nous avons laissé en paix quelque temps la Karélirie, de même que la colonie de robots fondée par le Calculateur, portant dans les Actes du Département la nomination chiffrée KALKOROB. La SECOS présenta alors des revendications déclarant que le Calculateur ainsi que tous ses robots était la propriété légale de la Société d'Assurance. Nous avons soumis cette affaire aux Menmanlites. Ils nous ont répondu que, selon leurs renseignements, le « Calculateur » avait créé non pas une colonie, mais un Etat appelé par ses habitants la « Merveilleuse », et quoique le gouvernement menmanlitite n'eût pas reconnu *de jure* l'existence de ce pays et qu'il n'y ait pas envoyé de représentants diplomatiques, il avait reconnu *de facto* l'existence de son organisme communautaire et en conséquence ne se sentait aucune compétence pour modifier cet état de faits. C'est ainsi que les robots ont végété tranquillement quelque temps sur la planète sans faire montre d'agressivité nuisible. Naturellement, notre département continuait à se tenir au courant d'une situation qu'il ne pouvait perdre entièrement de vue ; ce qui eût été une preuve de légèreté de sa part. Nous expédiâmes à cet effet sur Karélirie quelques-uns de nos hommes, préalablement déguisés en robots, car le jeune nationalisme de Kalkorob avait une haine inexplicable pour tout ce qui était humain.

« La presse de Karélirie répétait sans arrêt que nous sommes d'horribles marchands d'esclaves et que nous exploitons sans raison des robots innocents. C'est ainsi que toutes les tractations que nous nous efforçâmes d'engager au nom de la Société SECOS dans un esprit d'égalité respective et de mutuelle compréhension,

tombèrent à l'eau, puisque nos exigences les plus humbles, à savoir que le Calculateur se rende à la Société avec ces robots, restèrent sans réponse.

« Messieurs, – l'orateur éleva la voix –, les événements ne se déroulèrent malheureusement pas comme nous l'avions prévu. A la suite de quelques communiqués par radio, nos hommes expédiés en Karélirie cessèrent de se manifester. Nous en envoyâmes d'autres et la même histoire se répéta. Après la première communication chiffrée annonçant qu'ils avaient atterri sans difficulté, ils ne donnèrent plus signe de vie. Depuis ce temps-là, depuis neuf ans, nous avons expédié en Karélirie au total deux mille sept cent quatre-vingt-six agents et aucun d'eux n'est revenu, ni ne s'est manifesté ! A ces signes de perfectionnement du contre-espionnage des robots s'ajoutent d'autres faits, peut-être encore plus inquiétants. La voix de la presse de Karélirie nous attaque de plus en plus violemment. Les imprimeries des robots multiplient les brochures et les tracts destinés aux robots de la Terre, où ils présentent les humains comme des brûleurs d'électricité et des bandits, et les surnomment de façon outrageante. Dans les interventions officielles, ils ne nous appellent pas autrement que des visqueux, et l'humanité, de la bouillie. Nous avons adressé au sujet de cette affaire un aide-mémoire au gouvernement de Procyon, mais il confirma ses précédentes déclarations et tous nos efforts pour démontrer que les fruits de cette politique neutre, mais en fait politique d'autruche, étaient funestes, restèrent vains. On nous fit seulement comprendre que les robots étaient notre création et qu'en conséquence nous étions responsables de tous leurs agissements. D'autre part, le Procyon ne souhaite pas catégoriquement d'expédition punitive ni de campagne d'expropriation du Calculateur et de ses sujets. La réunion d'aujourd'hui a été provoquée à la suite de ces événements, pour souligner

combien la situation s'avère délicate, j'ajouterai qu'il y a un mois le *Courrier Electronique*, organe officiel du Calculateur, a fait paraître un article dans lequel il traînait dans la boue l'arbre de l'évolution humaine et réclamait la réunion et soumission de la Terre à la Karélirie. Selon les thèses annoncées les robots seraient à un stade d'évolution plus élevé que celui des êtres vivants. Sur ce, je termine et demande au professeur Gargarragua de bien vouloir prendre la parole. »

Voûté par le poids des années, le spécialiste renommé de la psychiatrie électronique monta non sans peine sur l'estrade.

— Messieurs ! dit-il d'une voix quelque peu tremblante et sénile quoique vigoureuse, nous savons depuis longtemps qu'il importe non seulement de construire des cerveaux électroniques mais encore de les éduquer. Le sort d'un cerveau électronique est dur. Un travail ininterrompu, des travaux compliqués, la brutalité et les facéties triviales de la domesticité, voilà à quoi est exposé cet appareil excessivement délicat en lui-même. Rien d'étonnant a ce qu'il puisse se briser ou se court-circuiter en maintes occasions dans un but de suicide. J'ai moi-même constaté ce genre d'accident dans ma clinique, il n'y a pas longtemps. Il s'ensuivit un dédoublement de la personnalité, *dichotomia profunda psychanagenes electrocutiva alternons*. Ce cerveau s'écrivait des lettres d'amour, où il s'appelait « Bobinette », « Petit fil de fer », « Petite lampe », ce qui prouve manifestement combien il avait soif de prévenance, de gentillesse, de rapports chaleureux. Une série d'électrochocs et un repos prolongé le remirent d'aplomb. Parlons aussi du *tremor electricus frigoris oscillativus*, messieurs. Un cerveau électronique n'est pas une machine à coudre avec laquelle on peut enfoncer des clous dans un mur. C'est un être conscient, sensible à

tout ce qui l'entoure et c'est pourquoi, dans des moments de danger cosmique, il arrive bien souvent qu'il se mette à trembler et fasse frémir le vaisseau au point que ses passagers ont du mal à se tenir debout sur le pont.

« Ceci n'est pas du goût de certaines natures brutales. Elles mettent le cerveau à bout de nerfs. Le cerveau électronique nous veut le plus de bien possible, cependant, messieurs, la résistance des fils de fer et des lampes a aussi ses limites. A la suite de persécutions sans nombre de la part du capitaine, un ivrogne de notoriété publique, le cerveau électronique de Grenobieg, utilisé pour les corrections de trajectoires de parcours, se baptisa lui-même, dans une attaque aiguë de folie, un enfant éloigné de la Grande Andromède et le successeur héréditaire de Murwiklaudri. Soumis à une cure dans notre établissement, il se calma ; il a repris conscience et maintenant il est à nouveau presque normal. Il existe naturellement des accidents plus graves. Un certain cerveau d'université par exemple, amoureux de la femme du professeur de mathématiques, se mit par jalousie à falsifier tous les calculs, jusqu'à ce que le mathématicien fît une dépression, persuadé qu'il ne savait plus faire une addition. Mais, pour réhabiliter ce cerveau, il faut avouer que la femme du mathématicien l'a séduit systématiquement, en lui donnant à faire le compte de son linge le plus intime. L'incident que nous avons évoqué m'en rappelle un autre : un grand cerveau du pont du « Pankratiusa », à la suite d'un court-circuit, se brancha sur d'autres cerveaux du vaisseau et, dans un élan de croissance impossible à freiner appelé gigantophilie électrodynamique, il vida la remise des (pièces de rechange, débarqua l'équipage sur la Mirozene rocheuse, plongea lui-même dans l'océan d'Alantropie et s'élut Patriarche de ses lézards.

« Avant que nous n'arrivions sur cette planète avec des tranquillisants, il grilla toutes ses lampes dans une attaque, car les lézards ne voulaient pas l'écouter. Il faut dire que dans cet accident, on l'apprit par la suite, le second pilote du « Pankratiusa », tricheur cosmique bien connu, posséda le malheureux cerveau jusqu'au trognon en se servant de cartes truquées. Mais l'accident du Calculateur est exceptionnel, messieurs. Nous sommes en présence de manifestations des maladies suivantes, *Gigantomania*, *ferrogenes acuta*, *paranoiamisantropica*, *persecutoria*, *polyplasia*, *panelectropsychia debilitiva gravissima*, et enfin *necrofilia*, *thanatofilia et necromantia.*

« Messieurs ! Il me faut vous éclairer sur une certaine affaire essentielle pour qui veut comprendre cet accident. Le vaisseau le « Don de Dieu » transportait en plus de la bimbeloterie destinée aux armateurs de Procyon, un certain nombre de condensateurs de mémoire synthétique au mercure dont le destinataire devait être l'Université laitière à Fomalhaut. Ils contenaient deux sortes de renseignements : du temps de la psychopathologie et de la lexicologie archaïque. Ces condensateurs, le Calculateur en s'accroissant les aurait absorbés. Par la même occasion, il se serait incorporé toutes les connaissances relatives à des questions aussi diverses que l'histoire de l'Eventreur de Cuba et de l'Etrangleur de Goolmspick ainsi que la biographie de Sacher-Masoch et les mémoires du marquis de Sade, les protocoles de la secte des flagellateurs de Pirpinact, l'original du livre de Murnuropoulos, *le Pal à travers les siècles*, ainsi que le renommé *Corbeau blanc de bibliothèque*, en Abbercrobie, *la Bastonnade*, un manuscrit de Hapsodore, décapité en l'an 1673 à Londres, connu sous le surnom de « Collier des nourrissons », ainsi que l'œuvre originale de Janick Pidwe, *le Petit Torturarium*, avec, du même auteur également, *TEtranglement*, *le*

Fauchage et la Mise au poteau, prétexte à la catogra-phie, et un exemplaire unique en son genre, *l'Inventaire du Mangeur d'Huile*, relevé par O. Galvinarie d'Amagonie avant sa mort. Dans ces condensateurs fatals se trouvaient également des protocoles des réunions de sectes cannibales de l'Union des Littérateurs néandertaliques, déchiffrés sur des tablettes de pierre, ainsi que les *Considérations sur le Grenier du Vicomte de Crampousse*. Si j'ajoute que des œuvres comme *le Meurtre parfait*, *le Secret du Cadavre noir*, *ou l'ABC du Meurtre* d'Agatha Christie, y trouvèrent place, vous pourrez imaginer quelle influence épouvantable tout cela pouvait avoir sur la personnalité, innocente d'ailleurs, du Calculateur. Pourtant, nous nous efforçons, dans la mesure de nos moyens, de tenir les électrocerveaux dans l'ignorance de ces côtés effroyables de la nature humaine. A présent que les environs de Procyon sont habités par une portée de machines de fer remplies d'images terrestres de dégénérescence, de dégénération et de crime, je suis malheureusement obligé de révéler l'incompétence totale de l'électro-psychiatrie dans un cas de cette espèce. Je n'ai plus rien à ajouter. »

Et le vieillard, cassé en deux, quitta le podium d'un pas chancelant, dans un silence lourd. Je levai la main. Le président me regarda avec surprise, mais il me donna la parole après une courte hésitation.

— Messieurs, dis-je en me levant, comme je le constate, l'affaire est grave. J'ai pu me rendre compte de son importance après avoir écouté l'exposé pénétrant du professeur Gargarragua. Je serais heureux de faire une offre à l'honorable assistance. Je suis prêt à partir seul dans la sphère de Procyon, pour vérifier ce qui se passe là-bas, enquêter sur la mystérieuse disparition de milliers de vos hommes et tenter, dans la mesure du possible, d'apaiser le conflit orageux auquel il a été fait

allusion. Je me rends très bien compte que ce problème est plus ardu que ceux que j'ai rencontrés jusqu'à présent, mais il y a des moments où il faut agir sans calculer les chances de réussite ni les risques. A présent, messieurs…

La suite de mes paroles se perdit dans une tempête d'applaudissements. Je vais garder sous silence la fin de la réunion car elle tourna en une ovation massive à mon adresse. La Commission ainsi que la Réunion m'investirent de tous les pouvoirs possibles. J'eus le lendemain une discussion avec le directeur du département de Procyon, qui était aussi le chef des Reconnaissances Cosmiques, et le conseiller Malingraute.

— Voulez-vous partir dès aujourd'hui ? me demanda-t-il. Très bien, mais vous n'irez pas dans votre fusée, le Silencieux. C'est impossible. Pour ce genre de missions, nous utilisons des fusées spéciales.

— Pourquoi ? ai-je interrogé. La mienne me suffira.

— Je ne doute pas de sa qualité, rétorqua-t-il, mais il s'agit du camouflage. Vous partirez dans une fusée qui ressemblera de l'extérieur à n'importe quoi, sauf à une fusée. Ce sera… vous le verrez d'ailleurs vous-même. Vous devez, de surcroît, décoller de nuit…

— Comment de nuit ? Le feu de décollage me trahira…

— Nous avons adopté cette tactique jusqu'ici, dit-il, manifestement vexé.

— Je m'en rendrai compte sur place, dis-je. Dois-je me déguiser ?

— Oui. C'est indispensable. Nos experts s'occuperont de vous. Ils attendent déjà. Voulez-vous passer par ici, je vous prie…

On me fit passer par un couloir secret dans une pièce qui ressemblait à une petite salle d'opération. Quatre hommes

s'occupèrent de moi. Lorsqu'on me présenta un miroir au bout d'une heure, je ne pus me reconnaître. Recouvert de tôle, je ressemblais au plus banal des robots du monde, avec des épaules carrées et une tête trouée de cavités de verre à la place des yeux.

— Monsieur le Silencieux, me dit le chef des Caractérisations, vous devez vous rappeler certaines choses importantes. Premièrement il vous est interdit de respirer.

— Vous êtes devenu fou ? dis-je. Comment le pourrais-je ? Je vais étouffer.

— C'est un malentendu. Naturellement vous pouvez respirer, mais sans faire de bruit. Pas de soupirs, pas de reniflements, aucune aspiration profonde, tout doit s'effectuer sans bruit, et surtout n'éternuez pas. Ce serait votre fin.

— C'est en ordre. Quoi encore ? ai-je demandé.

— Vous recevrez pour la route tous les annuels du *Courrier Electronique* et les quotidiens de l'opposition, *la Voix du Vide.*

— Ils ont aussi une opposition ?

— Oui, mais elle est elle-même dirigée par le Calculateur. Le professeur Malasgrack pense qu'il possède en plus d'une faculté de dédoublement électrique, celle d'un dédoublement politique de la personnalité. Ecoutez la suite. Ne mangez pas, ne croquez pas de bonbons, et rien de semblable. Vous mangerez séparément la nuit, par cette ouverture-ci, quand vous y introduirez une clef. C'est une serrure de Wertheim, le clapet s'ouvrira ainsi. Ne perdez surtout pas la clef, ce serait votre mort par la faim.

— C'est vrai, les robots ne mangent pas.

— Nous ne connaissons pas de détails plus précis sur leurs mœurs pour des raisons bien compréhensibles. Etudiez les petites annonces de leurs journaux, c'est en général très utile. Et lorsque vous parlerez avec quelqu'un, tenez-vous à distance, pour qu'il ne puisse pas voir le grillage du microphone. Le mieux, c'est de vous noircir continuellement les dents. Vous avez ici une boîte de henné. Et rappelez-vous d'huiler ostensiblement tous les matins toutes vos charnières ; tous les robots le font. Il ne faut pas exagérer, si vous grincez un peu, cela fera bon effet. C'est à peu près tout. Non, vous voulez sortir ainsi dans la rue ? Etes-vous fou ? Il y a un passage secret, par ici…

Il appuya sa main sur un livre de la bibliothèque et une partie du mur s'ouvrit. Je descendis dans la cour par un étroit escalier, en cliquetant. Là se trouvait un hélicoptère Poids Lourd. On me hissa à l'intérieur ; après quoi la machine s'éleva dans les airs. Au bout d'une heure, nous atterrîmes sur un cosmodrome secret. A côté des fusées ordinaires, il y avait sur le béton un grenier à blé, rond comme une tour.

— Mon Dieu, c'est une fusée ? ai-je dit à l'officier secret qui m'accompagnait.

— Oui. Tout ce dont vous pouvez avoir besoin se trouve à l'intérieur, les chiffres, les codes, la radio, les journaux, la nourriture et d'autres objets ainsi qu'une grosse écrevisse.

— Une écrevisse ?

— Pour perforer les caisses cuirassées… Elle peut aussi servir d'arme mais seulement en dernier recours. Je vous souhaite bon voyage, me dit aimablement l'officier. Je ne pouvais pas lui serrer correctement la main car la mienne était emprisonnée dans un gant de fer. J'entrai dans le grenier. Il ressemblait à l'intérieur à la plus

> banale fusée. J'avais grande envie d'enlever ma boîte de métal, mais on m'en avait dissuadé, les spécialistes m'avaient dit qu'il valait mieux m'habituer à son cliquetis.

Je mis le réacteur en marche, je démarrai et me plaçai sur ma trajectoire, après quoi je dînai, non sans difficulté. Il me fallait terriblement tourner la tête, et malgré tout ma bouche ne se trouvait jamais exactement en face du clapet ; il me fallut m'aider d'un chausse-pied. Je m'assis ensuite dans un hamac et me mis à parcourir la presse des robots. Voici une poignée de titres qui me sautèrent aux yeux dès les premières pages :

BÉATIFICATION DU SAINT ÉLECTRIQUE

ON METTRA FIN AUX FORTES TENTATIONS DES VISQUEUX

TUMULTUM SUR LE STADIUM

DES VISQUEUX EN FUITE

La composition et le vocabulaire me surprirent immédiatement, mais je me rappelai ce qu'avait dit le professeur Gargarragua au sujet des dictionnaires de langues archaïques que transportait le « Don de Dieu ». Je savais déjà que les robots appelaient les humains des « visqueux ». Ils se prennent eux-mêmes ; pour des héros.

Je lus la dernière note, celle sur le visqueux en fuite :

> Un couple de hallebardiers de Son Eluctance a pris sur le fait à la troisième cloche du matin l'espion visqueux, lequel à l'Auberge du héros Mremrame cherchait dans son immondice un refuge. Comme fidèle serviteur de Son Eluctance, il prévint instantanément la hallebarderie départementale après avoir relevé sa visière dans le déshonneur, ledit espion fut jeté en prison de Calefaustre, au son des clameurs haineuses des badauds. Causam iego iuror II Sempertitiae Turtrah l'incarcéra.

Pour un commencement ce n'est pas mal ai-je pensé, et, je retournai à la colonne intitulée : « Tumultum sur le stadium. »

> Les organisateurs du tournoi avec les héros confondus abandonnaient la pelouse, le guerrier Girlay III, le héros commandant au Turtukur, à travers l'avoine folle sauta, à la suite de quoi une fracture de la jambe l'exclut du jeu. Les organisateurs, voyant la prime perdue, à la caisse se ruèrent, la serrure de la caisse brisèrent, et endommagèrent sérieusement le caissier. La patrouille sous-départementale des hallebardiers jeta huit des perturbateurs, lestés de pierres, dans la fosse. Des temps durs viendront pour les perturbateurs. Les organisateurs quiets questionnent humblement les autorités.

Avec l'aide d'un dictionnaire j'appris que quiet voulait dire tranquille, de *quietas*, *quietatis*, la paix ; que questionner voulait dire interroger, que la pelouse était une sorte de terrain sur lequel les héros, pour se changer les idées, jouent avec un ballon qui est une massive boule de plomb. J'étudiai les journaux avec entêtement car on m'avait persuadé que je devais apprendre couramment les mœurs et les particularités des héros, que je nommais déjà ainsi dans mes pensées, car si j'appelais l'un d'eux robot, on me démasquerait immédiatement.

Je lus donc l'un après l'autre les articles suivants : « Prinipe six, dans la matière des héros un état parfait », « l'Audience de Maître Grégaturian », « Comme les armuriers la qualité de la réparation l'année la conduit », « Les pérégrinations nobles des héros des planètes au gré des lampes de refroidissement ». Cependant les annonces étaient encore plus bizarres. Je n'en pus comprendre qu'une très petite partie.

ARMELADOR VI, SCULPTEUR SUR BOIS REMARQUABLE, commerce de garde-robes de décollage clapotant, des fonds perfectionnés, de même in extremis, tarif bas.

VONAX, moyen de lutter contre la rouille, la petite rouille, l'envahissement par la rouille, la rouillette, etc., les commandements tu posséderas.

OLEUM PURISSIMUM PRO CAPITE, afin que ton cou ne confonde pas la pensée avec le grincement !

Impossible d'en comprendre quelques-unes, comme celle-ci :

IURNI ! petits troncs à volonté ! Toutes les tailles. Contre garantie gaïac immédiatement. Tarmodrale VIII.

POUR LE QUERELLEUR Cubiculum pancrat avec amfignais non. Percorator XXV.

Il y en avait d'autres qui me faisaient dresser les cheveux sous mon casque de fer.

ZAMTUZ GOMORRHEUM LE PORTAIL OUVRE AUJOURD'HUI !

APRÈS LA RESTAURATION UNE SÉLECTION QUI N'A JAMAIS EXISTÉ POUR LES GOURMANDS D'ENFANTS DE VISQUEUX A POSSÉDER DANS LES CHAMBRES ET A EMPORTER ! ! !

Je me cassai la tête sur ces textes-devinettes, mais j'avais pas mal de temps car le voyage devait durer presque un an. Dans *la Voix du Vide* il y avait encore davantage d'annonces :

casse-noix, coutelas, ciseaux de torture, palissades succulentes, piquets sages, recommande gremontorus, FIDRICAX, LVI.

PYROMANIAQUES !!! Des torchons nouveaux enduits de pétrole, RIEN N'ETEINDRA Abrakardel !

POUR L'ETRANGLEUR AMATEUR, petits visqueux plaintifs, parlant avec modestie, de même un griffu à tenailles, peu utilisé, bon marché.

messieurs et mesdames, les héros, les castroroues les Outils de torture, les brise-os sont arrivés !!! Karkaruna XI.

Ayant lu à volonté ces annonces, je commençai à comprendre le sort réservé aux volontaires du Deuxième Bureau envoyés en mission d'espionnage. Je ne peux certifier que j'atterris sur la planète avec une mine réjouie. Je le fis de nuit après avoir assourdi les moteurs au préalable dans la mesure du possible. M'étant posé au milieu de hautes montagnes, je recouvris la fusée, après réflexion, de branches coupées. Il faut dire que les spécialistes ne s'étaient pas cassé la tête, car sur une planète de robots, un grenier était, et c'est le moins que l'on puisse dire, quelque chose de parfaitement déplacé. Ayant serré les provisions à l'intérieur de mon enveloppe de fer autant qu'il était possible d'en mettre, je partis en direction de la ville, visible de loin grâce à une forte lune électrique qui la surplombait. Je dus m'arrêter plusieurs fois pour ranger les boîtes de sardines qui déchaînaient des bruits épouvantables à l'intérieur de la cuirasse. Je poursuivais ma marche lorsque quelque chose d'invisible se faufila entre mes jambes. Je m'affalai dans un fracas d'enfer, traversé par cette idée comme par un éclair : « déjà ! si vite ! » Mais il n'y avait autour de moi âme qui vive, ou, plutôt, aucune âme électrique. Pour être paré contre toute éventualité, je sortis mes armes. Elles se composaient d'une écrevisse, employée en général par les caissiers et d'un petit tournevis. En tâtant autour de moi, avec la main, je m'aperçus que j'étais entouré de formes de fer. C'étaient des débris de vieux automates, un cimetière désaffecté. J'avançai toujours en m'étonnant de son étendue. Il devait couvrir un mille de long. Dans l'obscurité éclairée

par la lune lointaine, deux quadrupèdes m'apparurent Je m'immobilisai. Mon instruction ne m'avait pas prévenu de l'existence d'animaux sur la planète. Deux autres silhouettes s'approchèrent des premières. Un geste maladroit de ma part provoqua un cliquetis de ma cuirasse et les sombres silhouettes disparurent dans la nuit, affolées.

Je redoublai encore de prudence après cet incident L'heure semblait peu propice à une entrée dans la ville. Il était tard et les rues étaient désertes. Mon arrivée aurait suscité une attention indésirable. Je me blottis dans un fossé sur un bas-côté de la route et attendis patiemment le lever du soleil en grignotant des biscuits. Je savais que je ne pourrais me restaurer avant la nuit prochaine.

J'entrai dans la banlieue aux premières lueurs du jour. Je ne vis personne. On pouvait apercevoir, sur une proche palissade, une vieille pancarte délavée par la pluie. Je m'en approchai.

> PROCLAMATION
>
> « Il est connu des autorités de la ville comment s'introduit dans les rangs des honnêtes héros l'immondice des visqueux. Quiconque apercevra un individu suspect d'être un visqueux doit le dénoncer immédiatement à ses hallebardiers. Toute complicité et aide apportée à cet individu seront punies par la mise en pièces. Pour la tête d'un visqueux, une prime de 1 000 ferclosses. »

Je continuai à marcher. La banlieue n'avait rien de séduisant. Des robots, assis dans des baraques misérables et à moitié rouillées, jouaient au *cento i licho*. Des rixes éclataient de temps en temps parmi eux avec un tel fracas, qu'on pouvait croire qu'un tir d'artillerie avait touché un dépôt de tonneaux de fer. Je tombai, plus loin, sur l'arrêt du

train municipal. Je grimpai dans un wagon presque vide. Le conducteur faisait partie du moteur et sa main était vissée à tout jamais à la manivelle. Le contrôleur, lui, était vissé à l'entrée. Il servait en même temps de porte. Il fonctionnait sur des charnières. Je lui donnai de l'argent prélevé sur la somme qui m'avait été remise par le Département et je m'assis sur un banc en grinçant horriblement. Je descendis dans le centre et me mis à trottiner comme si de rien n'était. Je rencontrais de plus en plus de hallebardiers, qui faisaient des rondes en déambulant par deux ou trois au milieu de la rue. Remarquant une hallebarde appuyée contre un mur, je m'en emparai comme par inadvertance et poursuivis mon chemin, mais de crainte que mon isolement pût paraître surprenant, je profitai de ce que l'un des trois gardes qui me précédaient était entré sous une porte cochère, afin de rajuster son grillage, pour me joindre à ses deux compagnons. La ressemblance idéale de tous les robots me convenait à merveille. Mes deux compagnons gardèrent le silence quelque temps, puis l'un d'eux dit :

— Quand toucherons-nous notre paie, Brébrane ? Je m'ennuie et m'amuserais bien un peu avec une poupée électrique.

— Et voilà, répondit l'autre, tonnerre de Dieu, notre condition ne te convient déjà plus, hein ?

Nous fîmes ainsi le tour du centre de la ville. En observant les alentours, je remarquai deux restaurants devant lesquels se tenaient une véritable forêt de hallebardiers. Je ne demandai pourtant aucun renseignement J'avais très mal aux pieds et j'étouffais sous ma carcasse de fer surchauffée par le soleil. J'avais aussi de la poussière de rouille dans le nez et grand peur d'éternuer. J'essayai donc de m'éloigner quelque peu, mais les deux gardes me crièrent :

— Hé là ! Petit frère ! Où cours-tu ? Veux-tu qu'on te fasse sauter la tête ? Es-tu fou ?

— Ça va bien, ai-je répondu, j'avais seulement l'intention de m'asseoir un peu.

— T'asseoir ? D'où te vient cette idée-là ? Quand nous sommes en service, pas de fantaisie !

— D'accord, repondis-je d'une façon conciliante, et nous nous remîmes à marcher. « Non, pensai-je, cette carrière est dénuée de toute perspective. Je dois m'y prendre autrement. » Nous fîmes encore une fois le tour de la ville. Un officier nous arrêta en route, criant :

— Refernazor ! Brentakurdvium ! répondirent mes compagnons. Je m'efforçai de bien retenir la question et la réponse. L'officier nous examina par-devant et par-derrière, et nous ordonna de soulever nos hallebardes.

— Comment les tenez-vous, andouilles ! Vous êtes des lavettes et non des hallebardiers de Son Eluctance ! Mettez-vous de face ! Un pied après l'autre ! Marche !

Les hallebardiers acceptèrent cette inspection sans commentaires. Nous déambulâmes encore sous le soleil qui nous surplombait de haut et je maudis l'instant où je m'étais engagé volontairement à partir pour cette horrible planète. La faim, de surcroît, me tordait les boyaux. J'avais même peur que leur gargouillement ne me trahisse, je m'efforçai donc de grincer le plus possible. Nous passâmes devant un restaurant. Je regardai à l'intérieur. Presque toutes les tables étaient occupées. Les héros ou bien les lavettes, comme je les nommerai selon les paroles de l'officier, étaient attablés immobiles, tous émaillés de la même teinte bleuâtre. De temps à autre, l'un d'eux grinçait ou bien tournait la tête pour jeter un coup d'œil dans la rue avec ses yeux de verre. Ils étaient là sans manger, sans boire, comme s'ils attendaient je ne sais quoi. Le garçon de café, je le reconnus

au tablier blanc qui couvrait son armure, se tenait contre le mur.

— Peut-être pourrions-nous nous asseoir aussi là-bas ? fis-je car toutes les ampoules de mes pieds brûlaient dans mes sabots de fer.

— Tu es vraiment cinglé ! s'emportèrent mes compagnons. On ne nous a pas ordonné de nous asseoir. Nous avons l'ordre de marcher. Ne t'inquiète pas, un bon fauteuil sera réservé au visqueux quand il viendra, et en avalant sa soupe, il révélera son identité !

Ne comprenant rien à tout cela, j'avançai avec obéissance. Je commençais vraiment à m'énerver lorsque nous nous dirigeâmes enfin vers un énorme bâtiment de briques rouges qui portait une plaque de fer gravée :

CASERNE DES HALLEBARDIERS
DE SON INDUCTANCE ÉCLAIRÉE
DU CALCULATEUR PREMIER

Je me séparai de mes compagnons devant l'entrée. Je posai la hallebarde devant la sentinelle au moment où elle se retournait avec perte et fracas et je pris la première rue de côté. Juste après le tournant apparut un bâtiment assez important flanqué de l'enseigne *Auberge sous la hache*. Je jetai seulement un coup d'œil à l'intérieur, mais l'aubergiste, un robot rondouillard au torse court, cliquetant jovialement, se précipita dans la rue.

— Je vous invite, je vous invite… Je suis à votre service… J'ai deux jolies chambrettes que vous ne me refuserez pas.

— Istowo, répondis-je laconiquement. Il me fit entrer presque de force. En me conduisant à l'étage par l'escalier, il vociférait d'une voix de tôle.

— Une foule de pérégrinateurs viennent ici. Vous n'avez pas les familiarités des héros qui retardent les

condensateurs de Son Inductance, leurs propos… Suivez-moi, je vous en prie, c'est un appartement digne de vous ; ici nous avons la salle de jeux, ici le salon de réception, vous devez être fatigués, avoir de la poussière dans vos articulations… Permettez que je vous apporte le nécessaire…

Il partit en cliquetant dans l'escalier et j'eus à peine le temps de jeter un coup d'oeil à la chambre, meublée d'une armoire et de lits de fer, qu'il revenait avec une burette, un chiffon et une bouteille de Sidol. Après avoir tout déposé sur la table, il dit plus doucement et plus familièrement : « Quand vous serez prêt, daignez descendre… pour de nobles personnes comme vous je réserve en secret une douce petite surprise… vous en profiterez… »

Et il sortit en roulant ses photo-cellules ; n'ayant rien de mieux à faire, je me huilai et nettoyai mes tôles avec du Sidol ; je remarquai que l'aubergiste avait laissé sur la table une feuille rappelant un menu. Sachant que le robot ne mange pas, je la portai à mes yeux étonnés. Il était écrit en haut : Zantuz II kat.

Enfant de visqueux, décapitation	8 ferkl.
Idem, avec grincement	10 ferkl.
Idem, avec des pleurs	11 ferkl.
Idem, avec déchirement	14 ferkl.
En possession :	
Sodomisation à la hache, la pièce	6 ferkl.
Coupe joyeuse à la hache	8 ferkl.
Idem, un petit de veau	8 ferkl.

Je n'y comprenais rien, mais j'eus froid dans le dos en entendant soudain dans la pièce contiguë un bruit aussi fort que si le robot qui l'habitait eût voulu la réduire en échardes avec une hache. Mes cheveux se dressèrent sur ma tête. J'en avais assez. Je m'échappai de cet horrible tripot en m'efforçant de ne pas grincer. Je soufflai seulement lorsque

j'eus mis assez de distance entre ce repaire et moi. Je me mis à réfléchir à ce que pouvait faire à présent le pauvre solitaire que j'étais. Je m'approchai d'un groupe de robots jouant au zechcyk et je simulai une amnésie mentale. Pour l'instant, je ne savais rien encore des occupations des héros. Je pouvais me glisser de nouveau dans les rangs des hallebardiers, mais cela manquait d'intérêt et les chances de me trahir étaient nombreuses. Que faire ?

Je marchai devant moi en me cassant la tête jusqu'au moment où je remarquai un robot trapu assis sur un banc, et qui réchauffait ses vieilles tôles au soleil II s'était couvert la tête d'un journal, sur la première page duquel on pouvait lire un poème commençant pas ces mots : « Je suis un héros de naissance. » Je ne sais pas ce qui suivait. La conversation se lia d'elle-même. Je me présentai en voisin de la ville voisine, Sadomazie. Le vieux robot était extrêmement cordial. Il m'invita aussitôt chez lui.

— Qu'avez-vous à traîner ainsi, morbleu, et à fréquenter des aubergistes ? Venez chez moi. L'entrée est basse, mais je suis logé, c'est l'important. La joie entrera avec ton honorable personne dans ma modeste maison.

Ne sachant que faire, j'acceptai. Cela me convenait d'ailleurs. Mon nouveau propriétaire habitait une maison particulière dans la troisième rue. Il me conduisit immédiatement dans la chambre d'amis.

— Tu as dû avaler pas mal de poussière en route, me dit-il.

Je vis de nouveau arriver une burette, du Sidol et un chiffon. Les robots étant de nature peu compliquée, je savais déjà ce qu'il allait me dire et en effet il me le dit:

— Quand tu auras fini, viens dans la pièce de jeu, nous jouerons ensemble…

Il ferma la porte. Je ne touchai ni à la burette, ni au Sidol. J'examinai seulement dans la glace l'état de ma transformation, je noircis mes dents et au bout d'un quart d'heure, inquiet d'avoir à pratiquer un jeu inconnu, je m'apprêtais à descendre lorsqu'un grincement parvint jusqu'au fond de la maison. Cette fois, il m'était impossible de fuir. Je descendis l'escalier dans un tel vacarme qu'on aurait pu croire que quelqu'un tapait sur un pieu de fer pour le réduire en pièces. Il y avait des hurlements dans le salon. Mon propriétaire, son torse de fer entièrement dévêtu réduisait en morceaux avec un coutelas de forme bizarre, une énorme poupée étendue sur la table.

— J'invite mon hôte cordialement ! Vous pouvez user à volonté de ce corps, dit-il en me voyant.

Il s'arrêta de couper pour m'indiquer une autre poupée, un peu plus petite gisant à terre. Lorsque je me fus approché d'elle, elle s'assit, ouvrit tes yeux et se mit à répéter d'une voix faible :

— Monsieur, je suis un enfant innocent, épargnez-moi, je suis un enfant innocent, épargnez-moi.

Le propriétaire me remit une hache, qui ressemblait à une hallebarde, mais d'un modèle plus court

— A présent, honorable hôte, rejette tous soucis et tristesses et découpe de bon cœur et avec courage !

— Mais je n'aime pas les enfants, répondis-je faiblement. Il s'immobilisa.

— Tu ne les aimes pas ! répéta-t-il après moi. Dommage. Tu me chagrines. Que faire alors ? Je n'ai que des enfants. C'est ma faiblesse, tu sais. Ne goûterais-tu pas du veau ?

Et il fit sortir de l'armoire un veau maniable, en plastique, qui meuglait craintivement lorsqu'on appuyait dessus. Que pouvais-je faire ? De crainte de me démasquer,

je tailladai à coups de hache la malheureuse poupée, épreuve qui me fatigua beaucoup. Pendant ce temps, le propriétaire, qui avait découpé en quatre deux poupées, rangeait les instruments qu'il avait appelés brise-os. Il me demanda si j'étais heureux. Je l'assurai que je n'avais rien connu d'aussi agréable depuis très longtemps.

Ainsi débuta ma vie malheureuse sur Karélirie. Le matin, après le petit déjeuner qui se composait d'huile brûlante, le propriétaire allait au travail, et sa femme limait avec acharnement quelque chose dans la chambre à coucher. J'avais l'impression que c'était des veaux mais je ne le jurerais pas. Incapable de supporter longtemps ces beuglements, hurlements, et tout ce vacarme, je me rendis en ville. Les occupations des habitants étaient plutôt monotones. Ils dépeçaient, cassaient, brûlaient, hachaient. Dans le centre, se trouvait un Lunapark avec des pavillons où l'on pouvait acheter les outils les plus invraisemblables. Au bout de quelques jours, je ne pouvais même plus voir mon propre canif, et c'est seulement la faim qui me faisait traverser la ville au crépuscule pour engloutir à toute vitesse sardines et biscuits derrière un buisson. Rien d'étonnant à ce qu'une nourriture absorbée de la sorte me mît à tout instant à un cheveu d'un hoquet, qui pour moi équivalait à un danger mortel. Le troisième jour nous allâmes au théâtre. On jouait une pièce intitulée « Karbezauriouche ». C'était l'histoire d'un jeune et beau robot, horriblement persécuté par les hommes, ou plutôt par les visqueux, qui l'arrosaient d'eau, mettaient du sable dans son huile, et le dévissaient de toutes parts pour qu'il tombe en pièces. Les spectateurs grondaient de colère. Au deuxième acte apparaissait un envoyé du Calculateur et le jeune robot était délivré ! Le troisième acte portait sur l'avenir réservé à l'espèce humaine, qui n'était pas des plus gais, comme on peut le prévoir.

Comme je m'ennuyais beaucoup, je fouillai la bibliothèque de mes hôtes sans y rien trouver d'intéressant : quelques malheureuses réimpressions des *Mémoires du marquis de Sade*, ainsi que des brochures dans le genre *Comment reconnaître les Visqueux*, dont je me souviens de quelques articles. « Le Visqueux », le texte débutait ainsi « est très mou, sa consistance ressemble à celle d'un ravioli… ses yeux sont bêtes et vitreux. Ils sont le reflet de son âme immonde. Ses joues sont flasques »… et ainsi de suite au moins pendant cent pages.

Les notables de la ville venaient chez nous le samedi, et parmi eux, le maître de la corporation des tôliers, le remplaçant de l'armurier de l'endroit, un ancien dans le métier, deux protocrates, un alcymurtiste ; malheureusement je n'appris pas à connaître ces corps de métier, car on parlait essentiellement d'art, de théâtre et du parfait fonctionnement du Son Inductance. Les dames papotaient quelque peu. J'appris par ces commérages l'existence d'un noceur et écervelé bien connu dans les hautes sphères, un certain Padux qui menait une vie de patachon, s'entourant d'une foule de bacchantes électriques qu'il couvrait littéralement de bobines et de lampes les plus coûteuses. Mais mon hôte ne se choqua nullement lorsque je lui parlai de Padux.

— C'est de l'acier neuf et du jeune courant, dit-il gentiment. Il se rouillera, ses résistances deviendront graisseuses et même son tuyau principal se ramollira…

Pour des raisons inconnues, je plus à une héroïne, qui venait assez rarement chez nous, et une fois, après avoir ingurgité plusieurs bols d'huile, elle murmura :

— Tu es beau. Tu me veux ? Allons chez nous, nous nous électriserons…

Je fis comme si l'étincelle de la cathode ne me permettait pas d'entendre ses paroles.

Le ménage de mes hôtes était plutôt harmonieux. Pourtant je fus une fois involontairement le témoin d'une dispute. La moitié femelle criait quelque chose dans le genre de : « Tombe en morceaux. » Lui, comme tous les maris, ne répondait pas.

Le maître de l'électricité venait également chez nous. Il était chef d'une clinique de la ville. J'appris par lui, quoiqu'il parlât rarement de ses patients, que parfois les robots deviennent fous et que leurs pires hallucinations seraient provoquées par les hommes. Je compris même à mi-mot car il ne s'était pas expliqué clairement là-dessus, que le nombre de ces fous avait sérieusement augmenté ces derniers temps. Malgré tout, je ne transmis pas ces nouvelles à la Terre. Premièrement, parce qu'elles me semblaient assez maigres, et deuxièmement, parce que je n'avais guère envie de marcher à travers les montagnes où j'avais abandonné la fusée, à l'intérieur de laquelle se trouvait le poste émetteur.

Un matin que j'achevais justement un veau (mes hôtes m'en fournissaient un tous les soirs, persuadés que rien ne pouvait me faire plus de plaisir) des coups contre la porte retentirent brusquement dans toute la maison. Ma frayeur s'avéra justifiée au-delà de toute expression. C'était la police ou plutôt des hallebardiers qui m'arrêtèrent et m'emmenèrent sans un mot, sous les yeux de mes hôtes médusés de colère. Je fus chargé de fers, jeté dans un fourgon, et nous parûmes pour la prison. La foule se pressait déjà à l'entrée en criant des menaces. On me boucla dans une cellule individuelle. Lorsque la porte se fut refermée sur moi, je m'assis sur le lit de fer-blanc et poussai un long soupir. Cela ne pouvait plus me nuire. J'essayai de me rappeler pendant un moment le nombre de mes incarcérations en différents lieux galactiques, mais je ne réussis pas à en faire le total. Quelque chose gisait sous ma couche, c'était une brochure sur le signalement des

visqueux. L'avait-on mis là par dérision et pure méchanceté ? Je la dépliai malgré moi. Elle disait tout d'abord comment se soulève le torse d'un visqueux, c'est-à-dire comment fonctionne sa respiration, et aussi comment identifier sa poigne, qui ressemble à de la pâte et s'assurer que de son orifice buccal ne s'échappe pas un léger souffle. Sous l'effet d'une excitation, le visqueux sécrète un liquide transparent, qui perle surtout sur le front.

C'était assez exact, je sécrétais ce fluide. En apparence, l'exploration du inonde semble toujours un peu monotone et cela du fait d'événements qui se répètent sans cesse, et que constituent aussi en un certain sens les nombreux séjours en prison sur les étoiles, les planètes et même sur les nébuleuses. Mais ma situation n'avait encore jamais été aussi critique. Vers midi, le gardien m'apporta une assiette d'huile tiède dans laquelle nageait un peu de plomb pour roulements à billes. Je réclamai quelque Chose de plus digeste puisque j'étais démasqué. Néanmoins il grinça ironiquement et s'en alla sans proférer un mot. Je me mis à tambouriner à la porte et réclamai un avocat. Personne ne répondit. Vers le soir, lorsque les dernières miettes de biscuit enfouies dans ma cuirasse furent épuisées, une clef tourna dans la serrure et un automate à l'aspect rebondi entra dans la cellule avec une grosse serviette de cuir.

— Sois maudit, visqueux ! dit-il. Je suis désigné pour être ton défenseur.

— Tu salues toujours ainsi tes clients ? lui demandai-je en m'asseyant.

II s'assit également, en cliquetant. Il était repoussant. Les tôles de son ventre étaient complètement distendues.

— Les visqueux, oui, dit-il avec conviction. Je vais faire preuve de loyauté envers ma profession et non envers toi, bandit méprisable. Je vais déployer mon savoir pour

ta défense, vile créature ! Il sera possible de réduire le châtiment qui t'attend : être démonté en pièces.

— Comment cela, dis-je, on ne peut pas me démonter.

— Ha, ha, grinça-t-il ; c'est ce que tu crois ! Et à présent dis-moi ce que tu cachais, canaille gluante !

— Comment t'appelles-tu, ai-je demandé.

— Klaustron Fidrak.

— Klaustron Fidrak, dis-moi de quoi je suis accusé.

— D'être un visqueux ! C'est puni de la peine capitale. Puis pour tes activités de trahison et d'espionnage pour la bouillie, et pour le saint crime d'avoir eu l'intention de porter la main sur Son Inductance. Cela te suffit visqueux, glaireux ? Reconnais-tu ces forfaits ?

— Es-tu vraiment mon avocat ? demandai-je, car tu parles comme un procureur ou comme un juge.

— Je suis ton défenseur.

— Bien. Je ne reconnais aucun de ces forfaits.

— Que tu sois mis en pièces ! beugla-t-il.

Je me tus en voyant quel défenseur m'était commis. Le lendemain, on me conduisit à l'interrogatoire. Je n'avouai rien, malgré que le juge, si cela se pouvait, tonnât encore plus fort que le défenseur de la veille. Tantôt il gueulait, tantôt il chuchotait, tantôt il éclatait d'un rire de tôle et enfin il déclara solennellement qu'il se mettrait à respirer avant que je ne bénéficie de la justice des héros. Un haut fonctionnaire assistait à l'interrogatoire suivant, à en juger par le nombre de lampes qui brûlaient sur sa charpente. Quatre jours passèrent. Mes plus grandes difficultés venaient de la nourriture. Il fallait me contenter de ma ceinture de pantalon que je trempais dans l'eau qu'on m'apportait une fois par jour à bout de bras comme si c'était du poison.

A la fin de la semaine ma ceinture avait été engloutie. Heureusement que je portais des bottines de cuir de chèvre. Leur languette est ce que j'ai mangé de meilleur durant ma captivité.

Le huitième jour, des gardiens vinrent me dire de me préparer. Je fus transféré en voiture sous escorte, au Palais de Fer, résidence du Calculateur. On me conduisit par un très bel escalier sans rouille, et à travers des salles tapissées de lampes à cathode, jusqu'à une immense pièce sans fenêtre, où on me laissa seul. Une tenture noire tombait du plafond au milieu de la pièce.

— Misérable visqueux! s'écria une voix comme si elle sortait de souterrains de fer. Ta dernière heure est arrivée. Dis ce que tu préfères : la hache, le brise-os, ou la perceuse ?

Je me taisais. Le Calculateur gronda, bourdonna et repris :

— Ecoute-moi, créature visqueuse, issue de la bouillie Ecoute ma puissante voix, immonde colle, filou gélatineux Dans la magnanimité de mes courants de lumière je t'accorde une grâce : si tu passes du côté de mes fidèles légions, si de toute ton âme infâme tu désires devenir un héros, je te laisserai peut-être la vie.

Je répondis que depuis longtemps c'était mon rêve. Le Calculateur grinça d'un ton moqueur et poursuivit :

— Je range tes mensonges au nombre des balivernes Ecoute pendard. Tu pourras conserver ta vie de visqueux en devenant un héros-hallebardier-secret. Ton travail consistera à démasquer, couper en morceaux, écorcher vif et marquer au fer rouge les visqueux espions, agents, traîtres et autres vermines. Tu ne peux te racheter qu'à ce prix.

Après avoir tout promis solennellement, je fus emmené dans une autre pièce où l'on m'inscrivit sur un registre avec l'ordre de me présenter quotidiennement à la hallebarderie principale. A la suite de quoi on me relâcha hébété et les jambes molles.

Le crépuscule était tombé. Je sortis de la ville. Je m'assis, sur l'herbe et me mis à réfléchir. J'avais le cœur lourd Si on m'avait décapité, j'aurais au moins sauvé mon honneur, mais étant passé du côté de ce monstre électrique, j'avais trahi la cause que je servais et j'avais gâché ma chance. Que devais-je faire, courir à la fusée ? Ce serait une fuite honteuse. Malgré cela, je me mis en marche. Le sort de mouchard au service d'une machine gouvernant des légions de boîtes de fer serait une infamie encore plus grande. Qui pourrait décrire ma terreur lorsque je découvris, à la place de la fusée, des débris éparpillés à l'aide d'un engin quelconque.

Il faisait déjà nuit lorsque je retournai en ville. Je m'assis sur une pierre et pour la première fois de ma vie je me mis à sangloter amèrement sur la patrie perdue. Mes larmes coulèrent abondamment à l'intérieur de cette crétine de carcasse de fer, où désormais je serais emprisonné jusqu'à ma mort, filtrant à travers les interstices des genoux au risque d'en rouiller et raidir les articulations. Mais cela m'était égal.

J'aperçus tout à coup un peloton des hallebardiers qui aux dernières lueurs du jour, se glissait librement à travers les prairies environnant la ville. Ils avaient un drôle de comportement. La grisaille du soir s'épaississait, et protégés par cette obscurité, ils en vinrent à se disperser les uns après les autres en faisant le moins de bruit possible. Us entrèrent dans les buissons et disparurent. Cela me sembla si étrange que malgré mon immense prostration, j'emboîtai le pas de celui qui se trouvait le plus près de moi.

C'était, ajouterai-je, l'époque où les buissons étaient couverts de baies sauvages dont le goût rappelait celui des airelles, sucré et absolument délicieux. J'en ai mangé tant et plus dès qu'il me fut possible de me soustraire à ma carapace de fer. Qui pourrait décrire mon ahurissement en voyant que le hallebardier que j'étais en train de suivre ouvrait sa visière du côté gauche à l'aide d'une petite clef ressemblant comme deux gouttes d'eau à celle que m'avait remise le Fondé de Pouvoirs du Deuxième Bureau, et qu'il se mettait à manger les baies avec ses mains comme un sauvage les enfournerait dans sa gueule ouverte ! Le bruit d'une mastication précipitée parvenait jusqu'à moi.

— Pssst, chuchotai-je avec précaution, toi, là-bas, écoute-moi.

D'un bond, il sauta dans un fourré mais je me rendis compte, au bruit, qu'il n'allait pas plus loin. Il avait disparu.

— Hello, dis-je en baissant la voix, n'aie pas peur. Je suis un être humain. Un homme. Je suis déguisé aussi.

Un œil brillant rempli de peur et de suspicion me regarda sous les feuilles.

— Comment puis-je savoir que tu ne me trahiras pas ? fit une voix enrouée.

— Je te dis de ne pas avoir peur. Je viens de la Terre. On m'a envoyé ici dans un but défini.

Il m'a fallu le rassurer encore un moment pour qu'il se calme jusqu'à se risquer à sortir des buissons. Il toucha ma cuirasse dans le noir.

— Un homme tu es ? Vrai c'est ?

— Pourquoi ne parles-tu pas comme un homme ? demandai-je.

— Oublié. La cinquième année qu'une fatalité cruelle m'a conduit ici… J'ai beaucoup souffert d'une façon

incroyable… Et c'est une heureuse fortune que je puisse un visqueux avant la mort voir… Il bafouillait

— Ressaisis-toi ! Arrête de pérorer ainsi ! Ecoute-moi, vous êtes peut-être deux ?

— Mais non. Deux ne sommes pas. Malingraute m'a ici envoyé à un supplice horrible.

— Pourquoi n'as-tu pas fui ?

— Comment fuir ? On a démonté ma fusée et on l'a mise en pièces. Frère, ici il ne me faut pas rester. Il est temps de rentrer à la caserne. Nous reverrons-nous ? Viens demain devant la caserne… Viendras-tu ?

Je pris rendez-vous avec lui sans même connaître son aspect véritable et nous nous dîmes au revoir. Il me demanda de rester là un moment, et lui-même disparut la nuit Je repartis en direction de la ville, le cœur un peu plus léger, car j'entrevoyais une chance d'organiser une conspiration. J'entrai dans la première auberge qui se présenta sur mon chemin et me couchai pour récupérer des forces.

Le matin, en me regardant dans la glace, je remarquai sur ma poitrine, sous le brassard gauche, une minuscule croix inscrite à la craie, comme si une écaille m'était tombée des yeux. « Cet homme a voulu me trahir et c'est pour cela qu'il m'a marqué ! Quel voyou ! », me répétais-je mentalement, en réfléchissant fiévreusement à ce que je devais faire. J'effaçai la marque de Judas, mais cela ne me satisfit pas. « II a sûrement déjà fait son rapport, pensai-je, et on va se mettre à rechercher ce visqueux inconnu. On consultera sûrement les registres. » Sous l'effet immédiat de la colère les plus suspects paieront et j'étais sur leur liste. Je frissonnai à l'idée qu'ils allaient m'interroger. Je comprenais qu'il me fallait détourner les soupçons et j'en trouvai rapidement le moyen. Je passai toute la journée à l'auberge, maltraitant des veaux pour donner le change. Au premier

signe du crépuscule, je partis pour la ville, en tenant caché dans ma main un morceau de craie. Je traçai environ quatre cents croix sur les passants de fer. Je marquai tous ceux qui se trouvaient sur mon chemin. Je retournai à l'auberge vers minuit, un peu soulagé. Et c'est seulement à ce moment que je me rappelai qu'en dehors de ce Judas à qui j'avais parlé, d'autres hallebardiers s'étaient dissimulés dans les buissons. Cela me donna à réfléchir. Une idée étonnamment simple surgit dans mon esprit. Je partis cueillir des baies en dehors de la ville. Vers minuit, la racaille de ferraille apparut à nouveau. Elle se dispersa lentement et bientôt seul le bruit précipité des mâchoires et le claquement des langues se firent entendre. Puis les visières refermées grincèrent tour à tour et toute la confrérie émergea des buissons en silence, repue de baies comme des bourdons. Je m'approchai dans l'obscurité, ils me prirent pour l'un d'entre eux. En marchant, je marquai mes voisins de cercles minuscules à la craie là où je le pouvais. Quand le troupeau entier fut de retour à la hallebarderie, je me rendis à mon auberge.

Le lendemain, je m'assis en face de la caserne, sur un banc, pour attendre la sortie des permissionnaires en ville. Ayant retrouvé dans la foule l'un de ceux que j'avais marqués d'un cercle sur l'omoplate, je le suivis. Quand nous nous trouvâmes seuls dans une rue, je lui tapai si fort sur l'épaule qu'il se mit tout entier à résonner et je lui dis :

— Au nom de son Eluctance, suis-moi !

Il fut si effrayé qu'il commença à geindre. Sans un mot il me suivit en clopinant, humble et penaud. Ayant fermé la porte de la chambre, je me mis à lui dévisser la tête avec un tournevis que j'avais dans ma poche. Au bout d'une heure, je parvins à mes fins et soulevai la casserole de fer qui dissimulait un visage maigre aux yeux écarquillés par la peur, aux traits désagréablement pâlis par un long séjour dans l'obscurité.

— Es-tu un visqueux ? grognai-je.

— Oui, Votre Honneur, mais…

— Mais quoi ?

— Mais je suis enregistré… J'ai juré fidélité à Son Eluctance.

— Il y a combien de temps de cela ? dis-moi.

— Trois… trois ans… Monsieur, pourquoi, pourquoi, vous m'avez…

— Attends, dis-je, et connais-tu d'autres visqueux ?

— Sur la Terre ? bien sûr que j'en connais Votre Honneur, je demande grâce, je suis inno…

— Pas sur la Terre, imbécile, ici !

— Jamais de la vie ! Si j'en aperçois un, même si je n'avais qu'un seul pied je courrais le dénoncer, Votre Hon…

— Bien, dis-je. Tu peux t'en aller. Revisse ta tête toi-même.

Je lui fourrai toutes les vis dans la main et le mis à la porte. Je l'entendis remettre son casque avec des mains qui tremblaient encore. Je m'assis moi-même sur le lit, fortement surpris par tous ces événements. J'eus beaucoup de travail toute la semaine suivante, car j'arrêtais dans la rue tous les passants qui me heurtaient et, je les conduisais dans ma chambre pour leur dévisser le chef. Mon intuition ne me trahit pas. Tous étaient des hommes ! Je ne découvris pas un seul robot parmi eux ! Une image apocalyptique grandissait lentement dans ma tête…

Un satan, un satan électrique que ce Calculateur ! Quel, enfer était sorti de ses fils de fer incandescents ! La planète était trop humide pour les robots, propice aux rhumatismes, malsaine au plus haut degré. Ils devaient se rouiller en masse. Sans doute, avec les années, les pièces de rechange

devaient manquer de plus en plus et ils commençaient à s'affaiblir. L'un après l'autre ils finissaient au grand cimetière de la ville où désormais le vent faisait tinter leurs éphémères plaques de tôle. Alors, voyant ses armées fondre et son règne menacé, le Calculateur avait réussi une volte-face géniale. D'ennemis, de mouchards envoyés pour sa propre perte, il avait entrepris de faire sa propre armée, ses propres agents, son propre peuple ! Aucun des individus démasqués ne pouvait trahir, car personne ne se risquait à prendre contact avec autrui, ne pouvant jamais savoir s'il avait affaire à un homme ou un robot, et même s'il parvenait à s'en assurer, la peur subsistait qu'au premier contact l'autre ne le trahisse, comme justement s'était efforcé de le faire l'homme déguisé en hallebardier que j'avais surpris dans un buisson d'airelles. Le Calculateur ne se contentait pas de la neutralisation des ennemis, il faisait de chacun d'eux le défenseur de sa cause, et en les obligeant à se trahir les uns les autres ainsi que les hommes nouvellement envoyés sur la planète, il donnait une preuve supplémentaire de sa ruse diabolique, car qui pouvait mieux distinguer les hommes fraîchement débarqués des robots, si ce n'était ces mêmes hommes, précisément qui étaient rompus à toutes les pratiques du Deuxième Bureau !

C'est ainsi que chaque homme démasqué, enregistré, tenu par un serment, se sentait solitaire et sans doute craignait-il davantage ses semblables que les robots eux-mêmes, car si ceux-ci n'étaient pas obligés de se faire des agents de la police secrète, les hommes, par contre, y étaient contraints jusqu'au dernier. De cette façon le monstre électrique nous maintenait tous en esclavage et tenait chacun en échec en trichant avec tous, puisque ce sont justement mes compagnons d'infortune qui avaient anéanti ma fusée et j'appris de la bouche d'un hallebardier qu'ils en avaient fait autant avec d'autres fusées qui avaient débarqué.

« Un enfer, un diable ! » pensai-je en grinçant de colère. Non seulement il imposait la loi de la trahison, mais le Département lui envoyait de plus en plus spontanément des sujets dotés sur Terre d'un équipement parfaitement à l'abri de la rouille et dont la qualité était la meilleure que l'on puisse obtenir ! Et même subsistait-il encore de vrais robots parmi ces foules bardées de fer blanc ? J'en doutais fort. Une amertume compréhensible m'envahit en songeant au comportement de cette masse à l'égard des hommes. Ces robots, qui n'étaient autres que des humains, devaient en tant que néophytes de la perfection se montrer plus robots que les robots eux-mêmes. D'où la haine que m'avait témoignée l'avocat, comme aussi cette vile tentative de trahison qu'avait manigancée le premier homme que j'avais démasqué. Oh ! le diabolisme des bobines et des fuselages, la surprenante stratégie électronique !

Le dévoilement du mystère n'aurait servi à rien. Sur un ordre du Calculateur, on m'aurait jeté dans un caveau. La soumission infernale tenait ces hommes depuis trop longtemps, et il y avait trop longtemps qu'ils la simulaient ainsi que cet attachement au Belzébuth électrique, puisqu'ils en avaient presque oublié leur propre langue originelle.

Que faire ? S'introduire dans le palais ? C'était une aventure de fous. Mais que me restait-il à entreprendre ? Une affaire abracadabrante : une ville ceinte de cimetières où reposaient, tombées en poussière de rouille, les troupes du Calculateur, et Lui gouvernait toujours, plus puissant que jamais, sûr de son triomphe, car la Terre lui envoyait sans cesse de nouveaux sujets ! C'était proprement diabolique ! Plus j'y pensais, plus je me rendais compte aussi que cette découverte même, que sans aucun doute plus d'un d'entre nous avait dû faire, ne saurait rien changer à la situation. Seul, je ne pouvais rien entreprendre, il me fallait me confier à quelqu'un, faire confiance, mais cela ne manquerait pas d'engendrer une trahison immédiate, car il

est évident que le traître compterait obtenir de son acte un avancement. Il s'imaginerait ainsi entrer dans les bonnes grâces de la machine. « Le Saint électrique, pensais-je, un génie c'est… » et réfléchissant de la sorte, je réalisai soudain que j'imitais moi-même la construction et la grammaire archaïques, que cette contagion commençait à agir sur moi, tout comme je tendais à m'habituer à la vue des cuirasses de fer. Bientôt même, le visage humain m'apparut comme quelque chose de laid, de déliquescent, de visqueux. « Grand Dieu, suis-je en train de perdre la raison ? pensai-je, et les autres l'ont sans doute perdue depuis longtemps, au secours ! »

Après avoir passé la nuit en réflexions lugubres, je me rendis dans un magasin du centre de la ville où j'achetai le coutelas le plus aiguisé qui se pût trouver pour trente ferklosses. J'attendis le crépuscule pour m'introduire dans le grand parc qui entourait le palais du Calculateur. Caché au creux d'un buisson, je me libérai de ma cuirasse à l'aide de pinces et d'un tournevis et je me hissai sur une gouttière jusqu'à l'étage du palais, pieds nus et sans faire de bruit. La fenêtre était ouverte. Un garde faisait les cent pas dans un couloir insonorisé. Je sautai à l'intérieur dès qu'il eut le dos tourné, et courus rapidement à la première porte que je refermai rapidement derrière moi à son insu.

Je me trouvais dans la même salle immense où j'avais entendu la voix du Calculateur. Il y faisait sombre. J'écartai la tenture noire et je vis, descendant du plafond, l'énorme paroi du Calculateur toute incrustée de monstres qui brillaient comme des yeux. Un interstice blanc apparaissait sur le côté. C'était une sorte de porte entrebâillée. Je m'en approchai sur la pointe des pieds en retenant mon souffle.

L'intérieur du Calculateur ressemblait à une chambre d'hôtel de deuxième classe. Un coffre blindé de taille moyenne se trouvait au fond, à moitié ouvert, et dont la serrure portait un trousseau de clefs. Derrière le bureau

couvert de papiers était assis un homme vieillissant, desséché, Vêtu d'un costume gris, avec des manches en forme de manchons, comme en portent parfois les employés de bureau. Il remplissait des formulaires imprimés, feuille après feuille. Un verre de thé fumait à côté de son coude. Quelques morceaux de cake gisaient sur une assiette. J'entrai sur la pointe des pieds en refermant la porte derrière moi. Elle ne grinça pas.

— Pstt, dis-je en élevant le coutelas à deux mains.

L'homme sursauta et me regarda ; le scintillement de mon coutelas lui infligea la plus grande terreur. Son visage se tordit et il tomba à genoux.

— Non ! gémit-il, non !

— Tu vas périr tristement si tu élèves la voix, dis-je. Qui es-tu ?

— He… Heptagonus Argusson, Votre Honneur.

— Je ne suis pas Ton Honneur. Appelle-moi « Monsieur le Silencieux », compris.

— Très bien ! très bien !

— Où est le Calculateur ?

— Mon mons…

— Il n'y a pas de Calculateur, n'est-ce pas ?

— C'est juste ! On m'avait donné un ordre !

— Auprès de qui peut-on se renseigner, je te prie ? Il tremblait de tous ses membres et il leva les mains dans un signe de prière.

— Cela finira peut-être mal…, gémit-il, pitié ! Ne me forcez pas, Votre Hon…, pardon ! Monsieur le Silencieux ! Je, je suis seulement l'employé du VI[e] groupe de Dotation…

— Mais qu'entends-je ? Et le Calculateur ? Et les robots ?

— Ayez pitié, Monsieur le Silencieux ! Je vais vous dire toute la vérité. C'est notre chef qui a organisé tout cela. Il s'agissait d'obtenir des crédits, d'étendre les activités, d'élargir les opérations… pour sonder les capacités de nos hommes mais le plus important c'était les crédits…

— Tout était donc du bidon !

— Je ne sais pas ! Je le jure ! Rien n'a changé depuis que je suis ici, ne croyez pas que je commande ici, que Dieu m'en garde ! Mon travail consiste seulement à remplir des actes personnels. Il s'agit de… de savoir si nos hommes risquent de fléchir à l'approche de l'ennemi et s'ils sont prêts à mourir dans une situation critique.

— Et pourquoi personne n'est revenu sur la Terre ?

— Parce que… parce que… ils ont tous trahi, Monsieur le Silencieux… Jusqu'à présent personne n'a accepté de perdre la vie pour la cause de la bouillie, pour notre cause, je voulais dire, j'emploie le mot bouillie par la force de l'habitude, comprenez-moi, je suis ici depuis onze ans, j'espère être à la retraite dans un an ; j'ai une femme et un enfant, Monsieur le Silencieux, je vous en supplie…

— Ferme ta gueule ! dis-je avec colère. Tu espères une retraite, larron, je vais t'en donner une de retraite !

Je levai le coutelas, les yeux de l'employé lui sortaient des orbites ; il se traîna à mes pieds. Je lui ordonnai de se relever. Après m'être assuré que le coffre possédait un vasistas grillagé, je l'enfermai à l'intérieur.

— Et pas un murmure, pas un ! et n'essaie pas de faire du tapage, gredin, sinon je te mets en pièces !

La suite fut simple. Cette nuit ne fut pas idéale, car je la passai à feuilleter la paperasse. C'étaient des comptes

rendus, des rapports, des formulaires. Chaque habitant de la planète avait un dossier personnel. Je recouvris le bureau de feuilles de correspondance peu importante, car je n'avais rien d'autre pour dormir. Le matin, je branchai le micro, et en me faisant passer pour le Calculateur, je donnai l'ordre à toute la population de se réunir sur la place du Palais. Chacun devait apporter avec lui des pinces et un tournevis. Lorsqu'ils furent tous en place, comme autant de pièces d'un échiquier de fer, je leur ordonnai de se dévisser la tête les uns aux autres, par soumission aux volontés du Saint Electrique. A 11 heures, les premières têtes humaines commencèrent à poindre. Un tumulte et un chaos s'ensuivirent. Des cris s'élevèrent : « Trahison ! trahison ! » qui se transformèrent en un hurlement de joie au bout de quelques minutes lorsque la dernière boule de fer tomba sur les pavés avec bruit. Alors je me montrai dans mon apparence réelle et je leur proposai de se mettre au travail sous ma direction. Je voulais fabriquer un immense vaisseau avec les matières premières et les produits du pays. Mais il s'avéra qu'il se trouvait toute une flottille de vaisseaux cosmiques dans les souterrains du palais, avec des réservoirs pleins, prêts à partir. Avant de démarrer, je relâchai Argusson, ne l'emmenai pas avec moi et défendis à quiconque de le faire. Je lui dis que je raconterais tout à son chef ainsi que ce que je pensais de lui, ce qui ne manquerait pas d'être assez catastrophique.

C'est ainsi que prit fin une de mes aventures les plus extraordinaires et un de mes voyages les plus curieux. Malgré toutes les difficultés et les fatigues affrontées j'étais heureux de la tournure prise par les événements, car ma croyance en l'honnêteté foncière des cerveaux électroniques m'avait été rendue après qu'elle eut été un instant entamée par des escrocs cosmiques.

Il est tout de même consolant de penser que seul l'homme peut devenir une canaille.

Stanislaw Lem
(12 septembre 1921 – 27 mars 2006)



écrivain de science-fiction polonais

Depuis neuf ans,
nous avons expédié en Karélirie au total deux mille sept cent quatre-vingt-six agents et aucun d'eux n'est revenu, ni ne s'est manifesté !
A ces signes de perfectionnement du contre-espionnage des robots s'ajoutent d'autres faits, peut-être encore plus inquiétants.

La voix de la presse de Karélirie nous attaque de plus en plus violemment. Les imprimeries des robots multiplient les brochures et les tracts destinés aux robots de la Terre, où ils présentent les humains comme des brûleurs d'électricité et des bandits, et les surnomment de façon outrageante.
Dans les interventions officielles, ils ne nous appellent pas autrement que des "visqueux", et l'humanité, de la "bouillie".

où Ijon Tichy,
déguisé en robot
met fin à une baroque et étrange
révolte des robots

